

**'Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sert de sauver
ton âme?'**

Bruno Latour

► **To cite this version:**

Bruno Latour. 'Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sert de sauver ton âme?'. Pérès, Jacques-Noël. L'avenir de la Terre, un défi pour les Églises, Desclée de Brouwer, pp.51-72, 2010. hal-00972980

HAL Id: hal-00972980

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-00972980>

Submitted on 21 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sers d'avoir sauvé ton âme ? »*

Bruno Latour, Sciences Po
Soumis à **Transversalités**

*« Et l'Eglise ne se défend pas seulement par ses docteurs, par ses saints, par ses martyrs, par le glorieux Ignace, par l'épée de ses enfants fidèles,
Elle en appelle à l'univers ! Attaquée par les brigands dans un coin, l'Eglise catholique se défend avec l'univers ! »*

Paul Claudel *Le Soulier de satin* 2^{ème} journée scène V

Il y a quelque mois, j'assistais à la messe dans l'église St Thomas, la paroisse dont dépend l'étrange campus de l'Université de Chicago, enclavé dans un immense ghetto noir, lorsque j'eus la surprise, au moment de la prière universelle, d'entendre le célébrant nous demander de porter dans nos intentions la « dépollution du lac Michigan » ! C'était la première fois que j'entendais prier dans une église pour le succès d'une action écologique... Avais-je le droit de penser que le lac Michigan, stérilisé pendant deux siècles par toutes sortes de pollutions d'origine humaine, venait prendre sa place parmi les pauvres, les malades, les égarés, dans la longue liste de ceux que les intentions de la prière universelle portent d'habitude, à ce moment de la messe catholique, au cœur de l'assemblée ? Et si le lac Michigan, vidé de toute vie organique, devait ainsi prendre place dans la liste de ceux qui souffrent, devais-je en conclure que la liste des péchés que nous sommes capables de commettre devait, elle aussi, s'allonger d'autant ? Avoir contribué naguère à la pollution du lac Michigan, avoir ralenti aujourd'hui sa dépollution, ou même demeurer maintenant insensible à l'importance de l'enjeu, était-ce devenu, pour ces paroissiens de l'église St Thomas, un péché nouveau dont ils avaient appris à se confesser, dont ils cherchaient à se faire pardonner ?

Non, je n'ai pas souri de cette inhabituelle intention de prière comme d'une bizarrerie New Age qui aurait fait céder les baba cools de l'Université à une version chic

* Ce texte ayant été donné comme conférence inaugurale du colloque Eschatologie et Morale, 13 mars 2008 à l'Institut Catholique de Paris, j'en ai conservé en partie le style oral. Je remercie Jérôme Alexandre, Christophe Boureux et Izabella Juraz pour leurs avis que mon ignorance hélas ne m'a pas permis de toujours suivre.

du péché. J'y ai senti au contraire l'appel d'une question d'autant plus urgente que je me souvenais encore de la réflexion dédaigneuse qu'avait eu jadis le ministre de Ronald Reagan, James Watt, chargé pourtant de la protection de l'environnement : pour justifier sa décision d'ouvrir les parcs naturels à l'exploitation massive des forestiers et au développement de vastes mines de charbon à ciel ouvert : il avait répondu que c'était bien inutile de les protéger puisque, prétendait-il : « Le Christ va revenir dans quelques générations ». Pourquoi se gêner, en effet, puisque tout cela va disparaître de toutes façons : autant en faire profiter rapidement nos amis du Big Business ?... C'était là, je le reconnais, en 1981, une version bien peu sophistiquée du thème de l'Apocalypse, et surtout bien peu religieuse, un remake américain et vulgaire de la maxime française et monarchique : « Après moi le Déluge ! ».

Il n'est pas sûr pourtant que James Watt n'ait pas exprimé tout haut, sous une forme triviale et mercantile, ce que beaucoup d'églises ne cessent au fond de prôner sous des formes apparemment beaucoup plus élevées, beaucoup plus spirituelles : tout ce qui est transitoire, charnel, matériel, fuyant, passager, tout ce monde d'apparences trompeuses possède moins d'importance que ce qui dure ; et c'est à ce qui dure, à ce qui est éternel, à ce qui ne trompe pas, qu'il faut confier le trésor de notre cœur. N'est-ce pas ainsi qu'on prêche encore, le dimanche, sur cette injonction de l'Évangile, dont je me suis permis, non sans quelques trépidations, d'inverser le sens pour servir de titre à cette conférence : « A quoi te sert-il de gagner le monde entier, si tu viens à perdre ton âme ? ». Tout le développement spirituel n'est-il pas tourné vers le durable au dépend du passager ? N'est-ce pas vers le ciel que nous tournons les yeux à chaque fois qu'on nous parle de la vie de l'esprit ? Qui parmi nous, si nous lui demandions de peindre l'extase de la sainteté, aurait l'idée saugrenue de faire regarder le saint non pas vers le ciel mais vers le sol ?

Et si nous nous étions trompés sur l'interprétation de cette injonction ? Si nous avons mal lus aussi bien l'Écriture Sainte que le second livre, celui de la Nature ? Si le « développement durable » de notre âme ne signifiait pas l'abandon de la Terre au profit du Ciel mais une autre façon d'aborder le transitoire, le passager, le fragile ?

Pour introduire à ces grandes questions, je n'ai ni l'érudition, ni surtout la piété nécessaires. (La seule exégèse que je pratique, c'est celle des textes scientifiques et de l'Écriture savante, moins connue, hélas, que l'Écriture Sainte). C'est donc plutôt par une méditation sur une série de paradoxes dans lesquelles je me trouve plongé que je prétends parler : disons que je représente ceux qui se tournent vers les théologiens et les exégètes pour leur poser cette simple question : « Comment allez-vous travailler les questions de l'écologie ? »* ou, peut-être avec plus d'intensité : « Pourquoi vous, les gardiens de l'Incarnation, avez-vous cessé de vous intéresser à la Terre, dont on nous annonce pourtant qu'elle va bientôt manquer ? », ou, pour me faire encore plus pressant : « A quoi peut bien me servir de sauver mon âme, si moi ou mes enfants ou mes petits enfants, avons perdu la Terre ? ».

Vous m'objecterez peut-être que l'écologie figure rarement dans les programmes de théologie. Je répondrai que si, puisque vous y parlez souvent d'eschatologie et de

* Bastaire, Hélène and Bastaire Jean (2004) **Pour une écologie chrétienne**, Paris, Le Cerf.

morale. N'ais-je pas quelque raison de penser que le sens moral va changer de direction selon qu'on cherche à se tourner vers le ciel ou vers le sol ? Ais-je tort de croire que toute morale traditionnelle se trouve suspendue, en tous cas renouvelée, par la question de la fin des temps ? N'est-ce pas là l'objet même de nombreuses recherches présentes et pressantes ?*

Je ne crois pas exagérer en disant que ce qui fait l'objet des recherches spéciales de tant de théologiens leur a depuis longtemps échappé ; c'est devenu le souci commun de millions de gens qui ignorent tout de l'étymologie du mot « évangile » ou « apocalypse » et qui ont déserté depuis longtemps les rites des églises. Ce discours sur la fin des temps, on peut dire que, depuis quelques dizaines d'années, il s'est généralisé au grand public. Il n'est personne aujourd'hui qui ne se soucie de la disparition annoncée du monde tel que nous l'avons connu. Et cette annonce de la Fin des Temps ce n'est pas une Bonne nouvelle, un évangile, mais une très mauvaise nouvelle, un contre évangile. Cette Apocalypse, version euphorique, dont James Watt attendait naïvement qu'elle le délivre de l'obligation de conserver les parcs naturels de l'Amérique, se trouve inversée dans une version dysphorique par ceux qu'on appelle les « prophètes de malheur » et dont on dit, pour s'en moquer, qu'ils présentent de l'évolution de la planète une « vision apocalyptique ». Toutes les semaines, paraît un nouveau rapport, dont le contenu, pourtant très technique, est, à la lettre, eschatologique, puisqu'il annonce, en détails et en statistiques, la fin des temps, en tous cas, la fin de notre mode de vie. Alors que jadis, dans la version blanche, aux malheurs des temps allait succéder enfin la venue du Royaume, dans la version noire, cette Apocalypse va mettre fin aux bonheurs, à l'ancienne insouciance.

Ce que la menace d'un « Holocauste nucléaire » — autre terme biblique transposé dans le domaine courant — depuis la fin de la guerre mondiale n'était pas parvenu à nous faire ressentir, la multitude des crises écologiques nous le fait éprouver collectivement : « La fin des temps est proche ». Bien sûr, cette nouvelle fin des temps ne bénéficie plus de tous les effets spéciaux hollywoodiens devant laquelle on s'attendait à trembler et qui donnait sa force esthétique à l'Apocalypse de St Jean. De ce point de vue, la menace nucléaire (sous laquelle nous vivons d'ailleurs toujours dans la plus totale indifférence) ressemblait davantage à la scénographie sulfureuse du texte saint que les menaces actuelles, multiformes, de l'écologie. Il y avait dans l'extermination nucléaire quelque chose d'instantané et de si radical que l'on ne pouvait pas en trembler davantage que de sa propre mort : on était terrorisé bien sûr, mais on l'oubliait aussitôt — « J'y pense, et puis j'oublie ». C'est bien autre chose que de commencer à manquer d'eau, d'air, d'espace, de blé, de crédit, non pas d'un coup, mais, en quelque sorte par une apocalypse lente, à petits feux, et qui, chose aggravante, ne dépend plus de la décision d'une dizaine de dirigeants dont on pouvait, malgré l'irrationalisme de la situation d'ensemble, croire au caractère rationnel : il s'agit de l'action présente de milliards d'humains au caractère rationnel desquels il est impossible de se confier. Entre la menace nucléaire et la menace écologique, il y a le même rapport qu'entre la mort soudaine et une longue maladie : la brusque disparition de la première nous terrifie bien moins qu'une lente dégénérescence. Autre différence majeure entre les deux

* Moltmann, Jürgen (1988) **Dieu dans la création. Traité écologique de la création (Cogitatio Fidei N° 146)**, Paris, Le Cerf.

« Apocalypses » : l'holocauste nucléaire restait suspendu au dessus de nos têtes et dans le futur ; la fin des temps écologiques, chacun la voit dans son jardin, dans son caddie de supermarché, dans sa télévision, dans son compte en banque. Nous y sommes. La fin des temps est *redevenu* proche. « Avec toutes leurs bombes, ils ont fini par détraquer le climat », s'est-on assez moqué de ces propos de vieilles commères ? Nous y voilà. Les commères avaient raison... et même Philippilus le prophète avec son drap pour habit et le gong qui terrorisait tant le Tintin de *l'Etoile mystérieuse*.

L'eschatologie écologique, ce discours sur la fin des modes de vie anciens, (et par anciens voilà qu'on désigne désormais le mode de vie moderne, ou plutôt moderniste, qui, lui-même, prétendait mettre fin à toutes les inquiétudes archaïques sur la fin du monde pour lui substituer le progrès, les lendemains qui chantent), ce discours (car il s'agit bien d'un discours) diffère en effet de tous les autres en ceci qu'il a pour origine *ceux là mêmes* qui en sont aussi les victimes. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les thèmes apocalyptiques traditionnels mettent en scène la survenue plus ou moins soudaine d'un cataclysme venu de l'extérieur et qui tombe sur les pauvres humains qui peuvent, bien sûr, en être responsables par leurs malfaisances et leur péchés, mais qui ne sont jamais les agents directs de leur propre destruction. Le feu qui tombe sur Sodome et Gomorrhe, c'est d'en haut qu'il vient et sur les villes qu'il s'abat. On peut dire, là aussi, que l'Holocauste nucléaire, ressemblait beaucoup à cette mise en scène habituelle puisque le « feu nucléaire » déclenché par des autorités protégée dans des bunkers souterrains tombait sur le pauvre peuple à la manière d'un feu divin. (Et c'est d'ailleurs cette puissance quasi divine dont s'est paré le pouvoir politique avec le droit de vie et de mort sur l'humanité toute entière dont se revêtait celui qui avait le droit d'appuyer sur le fameux bouton.) Or, la fin des temps écologique a ceci de particulier que ce sont les milliards d'humains qui sont responsables (très inégalement d'ailleurs) de la misère de milliards d'autres humains. L'eau du Déluge ne vient pas d'en haut noyer les péchés des hommes, ce sont les hommes pécheurs dont les actions multiformes viennent noyer les hommes pécheurs. La fin des temps c'est nous qui nous l'imposons à nous-mêmes par un stupéfiant effet de réflexivité aveugle. Chacun d'entre nous — dans des proportions très différentes selon que nous sommes riches ou pauvres, influents ou démunis, gaspilleurs ou ascétiques— nous sommes à la fois la victime innocente, le pécheur malfaisant et l'ange exterminateur.

S'il est bien vrai que dans les textes évangéliques, le thème de la fin des temps modifie totalement le cours usuel de la morale, du bon sens, de la politique, alors je crois que l'on peut conclure qu'il en est de nouveau ainsi de nos jours : quelle que soit l'impression que nous pouvons retirer des prédictions (j'allais dire des prophéties) contradictoires sur les crises écologiques, une chose est sûre : toutes les questions de morale et de spiritualité se trouvent de nouveau soumises à une nouvelle contrainte eschatologique. Il est impossible de définir ce qui est durable et ce qui est transitoire, ce qui est haut et ce qui est bas, ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est humain et ce qui est inhumain, sans le soumettre aussitôt à cette formidable injonction : « Prenez garde ! Les temps sont proches où vous risquez de perdre la Terre ». Autrement dit, l'heure de vérité approche pour toute spiritualité tournée vers le Ciel : si vous étiez vraiment détachés de toute condition terrestre, comme vous le prétendez, que restera-t-il de votre âme ? La grande vertu des crises écologiques et de l'eschatologie qui l'accompagne, c'est de soumettre enfin le dualisme à cette épreuve ultime, à cette véritable *experientia crucis* :

le corps va vous être enlevé pour de bon, on va voir enfin ce qui vous reste ! Seuls les adeptes du Temple Solaire peuvent se réjouir de l'annonce d'une telle translocation hors des conditions d'existence de la planète bleue. Pour tous les autres, en perdant la Terre, du moins j'ai peine à ne pas le supposer, ils perdront aussi leur âme. Certains « humains » se croient aussi « fils de Dieu », mais ils sont tous, en fin de compte, des « terriens ». Si j'osais, je dirais que l'imitation de Jésus-Christ consiste à faire « comme lui » : c'est-à-dire à se tourner enfin vers la Terre en péril en abandonnant la quiétude du Ciel.

Mais que veut dire : se tourner vers la Terre ? Est-ce que cela veut dire « se tourner vers la nature », « revenir à la nature » ?

Beaucoup d'écologistes, superficiels ou profonds, accusent les théologies chrétiennes (mais aussi la pensée juive) d'être responsable de *l'hubris* moderne parce qu'elles auraient favorisé le développement des sciences et des techniques (accusation paradoxale pour ceux qui accusent aussi les chrétiens d'obscurantisme...) en offrant ainsi à la frénésie dominatrice de l'homme (du mâle) un champ d'action que plus aucun contre-pouvoir ne serait venu freiner. Sans la théologie qui a mis toutes les créatures sous la domination indiscutable du seul Adam, jamais, disent les critiques, on n'aurait saccagé la planète à ce point. Le profond immoralisme de toute morale chrétienne, affirme-t-on, viendrait d'abord de cette séparation entre le durable salut spirituel d'une part et le simple matériau passager qui ne lui sert que de cadre ou de décor. Le sordide matérialisme responsable de toutes les catastrophes, ce serait aux christianismes qu'on le doit, catholiques d'abord, protestants ensuite. Tous les chrétiens, autrement dit, seraient des James Watt, indifférents à la matière qu'ils ont appris à maîtriser et donc à mépriser.

C'est ce qui autorise ces mêmes critiques à rechercher la solution des crises écologiques dans un nouveau naturalisme, retrouvant, s'imaginent-ils, les tendances et parfois les rituels d'un paganisme rêvé lequel, assez mystérieusement, serait parvenu, si nous n'en avions pas été chassés par les missionnaires, à nous permettre de « vivre encore en harmonie avec la nature ». Il n'y a que St François d'Assise pour trouver grâce aux yeux des critiques. (Mais rassurez-vous, je ne parlerai pas plus de St François, de son loup, de ses oiseaux, de « sa sœur la Lune », que je ne citerai, pour les flétrir, les textes de Descartes sur « devenir maître et possesseur de la nature ».)

Sans méconnaître les sottises mercantiles de ce pauvre James Watt, il faut avoir tout oublié de l'histoire religieuse, et j'ajouterai de l'histoire des sciences, pour ne pas voir que c'est le cosmos tout entier qui a toujours été mobilisé dans cette grande affaire de l'Incarnation. Jamais les seuls humains. S'il est vrai que la théologie savante, rationalisée de part en part, du moins dans la tradition occidentale, a suivi le mouvement de la philosophie moderniste pour devenir de plus en plus anthropocentrique, il n'en reste pas moins vrai que toute l'Écriture Sainte, tout l'art religieux ancien, demeure « cosmocentrique ». En devenant kantienne, c'est vrai, la théologie, et peut être la spiritualité qui a suivi, a inversé le sens même de ce terme de « révolution copernicienne », en faisant tourner à rebours l'ensemble de la connaissance, de la morale et de l'esthétique autour des seuls catégories humaines, mais il n'empêche que, dans un sens infiniment plus profond, et en dépit de l'affaire Galilée, la véritable révolution copernicienne avait été accomplie, cette fois-ci à l'endroit, bien avant Copernic, par ceux qui avaient fait du cosmos tout entier le centre autour duquel

devait se mettre à tourner la grande histoire de la Création. C'est bien elle « qui gémit dans les douleurs de l'enfantement ». Pas la seule humanité. Quand on invoque l'Esprit Saint, ce n'est pas pour qu'il vienne essuyer les larmes sur le visage des seuls humains mais bien pour « qu'il vienne renouveler la face de la Terre ».* La querelle des sciences et des religions dissimule assez mal une autre querelle beaucoup plus profonde entre ceux qui parlent avant tout du cosmos (les sciences *et les religions*) et ceux qui ne parlent que des humains et de leurs seuls intérêts. Oserais-je dire que la véritable querelle se situe dorénavant entre les cosmocentriques (savants et religieux mêlés) et les anthropocentriques (pour ne pas dire les « humanistes ») ? Les humanistes étant sans cosmos, suspendus comme les membres du Temple Solaire à la rencontre de leur comète, peut-on dire qu'ils ont même une morale ou une spiritualité ? Je me risque à aller jusqu'au bout : peut-on encore dire qu'il existe « une morale humaniste » quand l'eschatologie écologique vient frapper à la porte ?

Les écologistes critiques ont bien tort de se plaindre que l'Eglise ait enseigné aux rapaces capitalistes le « mépris de la nature » au lieu d'apprendre à la respecter ; c'est au contraire en faisant du respect des lois naturelles le seul frein à la malfaisance humaine, que l'Eglise a perdu le monde qui n'accorde au mieux qu'un assentiment poli à ce qu'elle peut dire en matière de morale — et n'en tient aucun compte. Et cela, au moment même où l'eschatologie écologique suspend de nouveau toutes les anciennes exigences de la morale et du sens commun, et refait enfin tourner la roue de tous nos soucis autour du cosmos. Il semble souvent que l'appel à la nature, à la loi naturelle, semble servir de pierre de touche pour toute une série de questions controversées alors même que la nature, quand elle sort des mains des scientifiques, n'a jamais ce caractère légal d'un décret indiscutable. On a même parfois l'impression que la dogmatique est plus rationaliste que les plus rationalistes des savants : c'est aux lois de la nature que l'on a délégué la tâche de définir, non seulement le vrai et le faux, mais aussi le bien et le mal ! De même que le respect de la nature, je l'ai montré ailleurs,* a perdu les écologistes en les faisant embrasser la chimère de leurs pires ennemis, de même l'Eglise, en s'accrochant à la nature, risque de perdre sa vocation profonde qui est la Création « en douleur d'enfantement ».

On le voit, revenir à la Terre, ne veut pas dire du tout la même chose que « revenir à la nature », « respecter la nature », « s'en tenir à la nature ». Les anthropologues nous ont délivré depuis peu de ce cliché selon lequel il existait des peuples heureux qui auraient vécu « en harmonie avec la nature », de même que les archéologues ont fait justice de cet autre cliché selon lequel il aurait existé des païens qui « respectaient la nature » — de l'île de Pâques aux lacs du Jura, leur leçon est hélas la même : toujours plus loin dans la destruction, jusqu'au dernier arbre, au dernier poisson, au dernier lapin de garenne. Si l'on en croit le maître livre de Philippe Descola,** la nature, ou plutôt le naturalisme est l'exception culturelle d'une partie de l'humanité, la nôtre (et encore, seulement si l'on admet que nous avons été modernes, ce que je conteste), et ne forme que l'une des quatre façons pour un collectif d'entretenir

* Alexandre, Jérôme (2007) **Je crois en la résurrection de la chair**, Paris, Editions Parole et Silence.

* Latour, Bruno (1999) **Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie**, Paris, La Découverte.

** Descola, Philippe (2005) **Par delà nature et culture**, Paris, Gallimard.

des relations avec les non humains. Si l'on veut ne rien comprendre à l'eschatologie écologique, si l'on veut s'aveugler trois fois, je veux dire scientifiquement, religieusement, politiquement, sur cet événement capital des crises écologiques, une chose est claire : il suffit de penser qu'il s'agit de la nature, de ses lois, de sa protection. Qu'il y ait de sympathiques néo-païens pour vouloir « revenir à la nature » en ne mâchant plus que du blé sauvage, cela ne doit pas plus nous faire revenir en arrière que d'entendre les membres de la Curie vouloir résoudre l'immense question de la reproduction humaine par les seules « méthodes naturelles »... De la nature, ce bric à brac de droit romain, de parcs naturels, de dualismes cartésiens, de calculs marchands, de tourisme vert, de label bios, il n'y a décidément rien à faire. Laissons la dernière nous. Ce à quoi, Dieu merci, l'eschatologie présente met fin, c'est à la Nature : les temps sont accomplis, ce n'est plus de la nature qu'il s'agit, oui « la nature passera » ; elle a déjà passé ; tout ce qui la compose a été déjà transfiguré ! Le grand Pan est mort.

Le dogme de l'Incarnation n'a jamais voulu dire, que je sache, que Dieu s'était incarné « dans la nature », mais qu'il avait repris le mouvement de sa Création. Ce qui n'est pas du tout la même chose. Ce qui différencie la Création de la nature ce n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, que la première est le fait d'un Dieu et la seconde le fait de personne. La véritable différence, comme l'avait bien vu le grand philosophe Alfred North Whitehead,* git dans la théorie de l'action qui sert de modèle pour comprendre le rapport des causes et des effets. Beaucoup de ceux qui affirment « croire à un Dieu créateur » et se donnent le droit, pour cette raison, de regarder de haut les « scientifiques », les « réductionnistes », les « mécanistes » avec leur strict enchaînement de causes et d'effets, « dénués de sens » disent-ils, ne s'aperçoivent pas qu'ils font, presque toujours, jouer à leur Dieu créateur exactement le même rôle de cause que celui qu'ils reprochent à leurs adversaires. Leur Dieu ne crée rien, il ne fait que « causer » des effets, lesquels sont entièrement déterminés et ne peuvent aucunement réagir sur leurs causes. Inversement, il existe bien des explications dites pourtant « scientifiques », aussi « agnostiques » qu'on puisse le souhaiter, qui offrent au rapport des causes et des effets une toute autre figure, en laissant aux effets, aux occasions, le pouvoir de revenir sur leurs causes, ce qu'on appelle de multiples noms — procès, émergence, rétroactions— mais pour lesquels le mot de Création n'est pas finalement si mauvais : ce qui compte, dans tous ces processus, c'est que le créateur soit impliqué dans sa création, et qu'il ne la maîtrise pas, qu'il risque de la perdre et de se perdre avec elle. Ainsi, malgré la querelle américaine des créationnistes et des évolutionnistes (d'ailleurs, quelle différence, au fond, entre les tenants d'une cause finale et ceux d'une cause antécédente, puisqu'ils sont d'accord sur l'essentiel : le mode d'action des causes ?), la grande question n'est pas celle du sens qu'il faudrait ajouter ou retirer à l'aventure cosmique mais le sens qui vient au cours de la Création de ce qui émerge en elle et qui n'a justement, pas de cause. Autrement dit, on peut être infiniment plus proche de la Création en étant darwinien (au sens évidemment de Darwin, pas à celui des néo-darwiniens) qu'en écrasant tous les effets par la cause unique d'un Dieu « causateur » mais nullement créateur. Le grand dogme de l'Incarnation est infiniment mieux desservi, et infiniment plus pieusement célébré, par le processus d'une Création

* Whitehead, Alfred North (1995) **Procès et réalité. Essai de cosmologie**, Paris, Gallimard.

délivrée du Dieu causateur que par tout recours à l'ancienne mythologie déployée dans les récits de la Genèse. (C'est à cet exercice, j'en suis persuadé, qu'eut excellé Teilhard de Chardin si on ne l'avait pas enfermé dans l'obligation de prouver son orthodoxie à chacune de ses métaphores).

Ce qui a fermé ce chemin au renouveau de la Foi, c'est la peur de perdre cette fameuse transcendance et de « glisser » ou de « tomber » dans le panthéisme : « *Deus sive natura* ». Mais cette peur elle-même, peur qui paralyse depuis la contre-révolution kantienne toute la pensée morale, n'est due qu'à une idée bien fautive de la Création confondue avec la nature. La notion de nature, en effet, ne paralyse pas que les religieux, obligés par contraste de placer la transcendance de leur Dieu hors d'elle, c'est-à-dire nulle part, mais elle étouffe d'abord les savants qui ne peuvent plus rendre justice aux phénomènes dont ils étudient partout l'émergence. On ne se rend pas compte en effet que l'idée philosophique que nous nous faisons depuis trois siècles de la matière est aussi calamiteuse que celle que nous nous faisons de l'esprit, et que les deux n'ont plus aucune espèce de rapport avec ce que la cosmologie, la physique, la chimie, la biologie, la géologie, la géographie, les neurosciences nous proposent aujourd'hui comme interprétations du cosmos. Si le Dieu de la théologie classique a de la peine à tenir dans la nature telle qu'on la peint depuis Locke, cela est bien plus vrai encore des phénomènes découverts tous les jours dans les revues savantes.* S'il est vrai que la nature écrase la religion, alors elle étouffe les sciences bien plus vigoureusement encore. Et s'il existe une tâche pour la théologie écologique, c'est d'abord celle de libérer non seulement les religions mais aussi les sciences du « poids de la nature ». Quel gâchis : avoir construit toute une théologie, toute une apologétique pour distinguer enfin clairement la « transcendance divine » de « l'immanence matérielle », quand la matière elle-même, je devrais dire plutôt les matières ont subi de telles transformations qu'elles diffèrent encore bien plus du matérialisme classique que celui-ci ne diffère de l'ancien Dieu causateur. (Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur l'histoire de cette matière confondue, en pratique, avec les modes d'accès dont la connaissance a besoin — je vous renvoie à Whitehead et, plus particulièrement, à son livre, le *Concept de Nature* et surtout à son remarquable commentaire par Isabelle Stengers).*

Là encore, là de nouveau, les sciences et les religions se trouvent du même côté, ou plutôt elles sont toutes partagées en deux de la même façon. Si vous priez l'Esprit Saint pour qu'il vienne renouveler la face de la Terre, n'oubliez pas que l'Esprit des sciences l'a déjà fait... il serait peut-être temps que les gardiens de l'Incarnation s'en aperçoivent. Avant de vouloir quitter ce monde dans la fusée virtuelle du Temple Solaire, il ne serait pas mauvais de reconnaître que « ce bas monde » ne ressemble plus du tout à celui que la spiritualité s'efforçait, sans bien sûr y parvenir, de « transcender ». (Teilhard à nouveau). Les transcendances abondent ici bas, et c'est là que tout se passe. Oui, c'est vrai, la grande tâche religieuse est donc bien de se « libérer de la nature », mais pas du

* « What is *Iconoclasm* ? or Is there a world *beyond* the image wars ? » **Iconoclasm, Beyond the Image-Wars in Science, Religion and Art** (edited by Peter Weibel and Bruno Latour), ZKM and MIT Press, pp. 14-37 (2002).

* Whitehead, Alfred-North (1998[1920]) **Le concept de nature**, Paris, Vrin ; Stengers, Isabelle (2002) **Penser avec Whitehead : Une libre et sauvage création de concepts**, Paris, Gallimard.

tout en ce sens qu'il faudrait se libérer de la Création. Pour se libérer de la nature, il faut au contraire, s'incarner davantage et rejoindre la chair en douleur d'enfantement.

Quelle différence, demanderez-vous peut-être, cela peut-il bien faire pour la théologie morale ? Une immense différence, car une fois libérés de la nature, il nous est enfin possible de nous attacher à la grande question de la Création et d'abord à celle de l'artifice et de l'ingéniosité.

Ce qui rend assez détestable une grande partie des prédictions (des prophéties) écologiques sur la fin des temps, c'est qu'on voudrait nous faire honte d'avoir innové, d'avoir inventé, d'avoir bousculé « l'équilibre de la planète » (autre mythe dont l'écologie scientifique nous a pourtant depuis longtemps délivré en retraçant l'histoire, constamment déséquilibrée, de tous les écosystèmes et même, en fin de compte, du cosmos tout entier). A entendre les « prophètes de malheur », il faudrait que nous nous sentions coupables de nos excès, que nous suspendions nos folles innovations pour sentir enfin nos limites et que nous revenions ainsi à une saine sobriété. Après le « croissez et multipliez ! », voilà qu'on nous veut nous humilier, nous faire baisser la tête avec un : « Décroissez, décroissez, effacez la trace que vous laissez sur cette Terre, diminuez votre *footprint*... ». Bien peu de croyants observent encore le jeûne du Carême ? Eh bien, c'est à de longs siècles de Carême que l'on vous invite aujourd'hui. Le jeûne que l'ascétisme ne pouvait plus obtenir de nous par des injonctions morales, nous devrions y être contraint par un nouveau « respect des lois de la nature ». Pas étonnant, dans ces conditions, que l'eschatologie d'origine écologique ne suscite que la terreur et le découragement. Non seulement, nous avons péché dans des proportions effrayantes « contre la nature » (comme si l'on pouvait pécher contre une idée !), mais en plus nous n'aurons plus, pour faire amende honorable, le droit d'user de la formidable ressource que nous avons développé depuis une dizaine de siècles : le pouvoir de transformation des sciences, des techniques et des économies. Il faudrait qu'après avoir renouvelé la face de la Terre, nous nous retirions en bon ordre et devenions tous invisibles et frugaux. Alors que nous avons 4 ou 5 milliards de pauvres...

C'est en ce point, me semble-t-il que la grande tradition religieuse doit venir en aide aux mouvements écologiques dont les prêches ne peut mener qu'au désert. A ceux qui se sont incarnés dans le monde créé au point de le transformer de fond en comble, il faut une bien autre leçon que « décroissez et diminuez ! ». Puisqu'il n'y a pas de « nature » à protéger, mais qu'il y a une Création à continuer, alors nous pouvons reprendre au dogme de l'Incarnation, cette leçon fondamentale que là où a été le péché, là aussi est la Rédemption. L'eschatologie écologique est un discours de la fin des temps, mais ce n'est pas un appel à l'Apocalypse. De même que les chrétiens ont dû apprendre, dans la douleur, le deuil et la déception que la « Venue du Royaume » ne voulait pas dire du tout « la fin du monde », mais qu'il allait falloir habiter d'une *toute autre façon* cette « vallée de larmes », prendre en charge un Empire, bientôt une planète entière, de même il me semble que les gardiens de l'Incarnation devraient comprendre que ce qui est en jeu dans l'écologie c'est tout simplement la reprise du mouvement de la Création : il va falloir prendre en charge ce que justement les religieux méprisent le plus, non pas la vallée de larmes, non pas l'Empire, mais les sciences, mais les techniques, mais les marchés, mais le globe. C'est parce que nous avons rendus artificiels tous les détails de notre existence, et *heureusement*, qu'il faut maintenant continuer à être plus artificiels

encore. D'une façon, je le reconnais, surprenante, la spiritualité écologique n'a rien à voir avec le Ciel et ou avec le naturel, mais avec l'artificiel et le fabriqué, c'est-à-dire *avec le créé*.

Mais de quel genre de créateur avons-nous besoin ? Vous connaissez tous l'histoire de Frankenstein, mais vous avez peut-être oublié que le péché de Victor Frankenstein, le créateur, n'est pas du tout, comme on le dit souvent et comme il s'en accuse lui-même hypocritement, d'avoir été saisi par *l'hubris* et d'avoir osé construire de toute pièce un vivant. Cela c'est ce qu'il dit, c'est pourquoi, dans un moment de contrition bien mal placée, il poursuit jusqu'au pôle Nord la créature (laquelle reste sans autre nom dans le roman de Mary Shelley),* pour l'exterminer afin qu'elle ne se reproduise pas et qu'elle ne puisse envahir la Terre de ses avortons criminels. Non, cela, c'est le péché véniel dont il accepte de se confesser pour mieux dissimuler le vrai, le mortel péché. Le roman de Shelley va bien plus loin que cela : la véritable faute de Victor, celle qu'il cache sous sa frénésie de contrition et qu'il dissimule derrière une chasse à l'homme — ou plutôt une chasse au monstre — c'est qu'il a *abandonné* la créature après l'avoir fabriquée. Horrifié par ce qu'il a vu dans son laboratoire, Victor *a fui*, et c'est la créature, obligée d'apprendre à se débrouiller seule dans un monde hostile, qui devient alors mauvaise, monstrueuse, criminelle. Comment le savons-nous ? Mais c'est elle-même qui le dit à Victor quand elle le rencontre enfin sur la Mer de Glace : « J'étais né bon, je suis devenu méchant à cause de toi », autrement dit, « Pourquoi, pourquoi m'as tu abandonné ? ».

Le lien que fait Shelley, en pleine révolution industrielle anglaise, avec la théologie morale est explicite. Chose amusante, il existe un autre lien, que j'ai appris récemment, avec le climat : on affirme que l'une des occasions de ce roman fut l'explosion, en 1815, du volcan indonésien Mount Tamboura qui obscurcit tellement le ciel pendant une année que les amis réunis par Lord Byron ne purent faire dans les Alpes, en plein été 1816, les excursions qu'ils avaient envisagés... et furent obligés de se rabattre sur l'invention du roman noir.** La première leçon est bien connue de tous les fabricants, de tous les créateurs : s'il est vrai que l'homme est fait à l'image de Dieu, pas plus l'un que l'autre ne maîtrise ce qu'ils ont fabriqués. Aucun créateur, jamais, n'a dominé, n'a contrôlé sa création : surprise, oui, domination et contrôle, *command and control*, jamais. Rien de plus faux, en ce sens, que l'adage *verum factum*.

Mais c'est la deuxième leçon qui nous importe surtout en ce point : le véritable péché n'est pas celui de créer, mais d'abandonner sa création à elle-même, de fuir avec horreur les conséquences inattendues de nos projets, et de prétendre, comme le fait hypocritement Victor à la fin du roman, qu'il va dorénavant « retourner à la maison » pour cultiver son jardin et s'abstenir d'inventer. Relisez *Frankenstein ou le Nouveau Prométhée* : Dieu lui-même n'a pas abandonné sa Création et lui a envoyé son « Fils bien aimé », et vous, les terriens, vous abandonneriez vos multiples créations, et vous sonneriez la retraite en battant mensongèrement votre coulpe ? Dieu aurait aimé le monde, et pas vous ? (Lui avait peut-être le choix — vous pas, vous n'avez pas d'autres Terres...). La seule morale qu'il faudrait inventer, ce serait celle d'un Victor *qui n'aurait*

* Shelley, Mary W (1997) **Frankenstein, ou, Le Prométhée moderne**, Paris, Livre de poche.

** Henry Stommel and Elizabeth Stommel, *Volcano weather: the year without a summer* (Simon and Schuster, 1983)

pas fui devant les monstres sortis de ses mains. La Création peut être reprise, aimée, rachetée, elle ne peut pas être interrompue. Aussi étrange que cela sonne, il faut *aimer* les sciences, les techniques, les marchés, bref, l'artificiel d'une Terre dont il faut apprendre à renouveler la face. Prométhée nous sommes, Prométhée nous devons continuer à être, mais cette fois-ci, « faits à l'image de Dieu ». « Prométhéen » serait aussi une vertu chrétienne ? C'est en tous cas la leçon que je tire de ce véritable roman *d'anticipation*.

Pouvons-nous d'ailleurs imaginer le récit de la Genèse revue et corrigée par Mary Shelley ? Après avoir façonné ces vase d'argile et d'iniquité, ces personnage terreaux, cet Adam et cette Eve, aussi couturés que Boris Karloff, le Dieu créateur, effrayé par ce qu'il avait commis, aurait abandonné ce qui devait ressembler moins à un paradis terrestre qu'au fouillis d'un laboratoire ? Et nous les pauvres créatures incomplètes, nous serions devenus méchantes et malfaisantes par le fruit d'un abandon ? Ce péché originel dont on nous accuse, ce n'est pas nous qui l'aurions commis, à l'origine du monde, mais ce serait celui du Créateur, coupable de ne pas discerner clairement l'arbre du Bien et du Mal : il aurait confondu, comme Victor, l'acte de création avec la réussite immédiate sans se rendre compte que toute création commence mal et ne gagne ses vertus que lentement, au fil d'une longue expérience méticuleuse, précautionneuse, qui demande des soins attentifs et que l'on ne peut jamais interrompre sans pécher contre l'espérance. Le Paradis Terrestre n'était pas dans le laboratoire de Victor, mais devant nous, peut-être. Comme les innovations techniques que j'ai appris à étudier, les Terriens naissent mal formés, mal composés. L'homme est né mauvais. La fuite de ses créateurs le corrompt définitivement.

Si je ne vous ai pas encore trop fatigué de mes paradoxes, il faut que j'aborde, pour finir, la question la plus difficile : « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sers donc d'avoir sauvé ton âme ? ». Vous le savez mieux que moi, aucune religion, pas plus la chrétienne que les autres, n'est assurée de placer au bon endroit la distinction dont elle est pourtant la Révélation définitive. Paradoxe là encore puisque tout est fini et que pourtant tout est à reprendre. Chaque religion est toujours en grand danger d'impiété. L'histoire de l'Eglise, du dogme, de la spiritualité, c'est l'histoire d'un continuel glissement, d'un continuel apprentissage, d'une continuelle invention pour repérer, toujours dans de nouveaux contextes, une distinction dont on avait cru, à tort, qu'on l'avait définitivement repérée dans un autre. Depuis la « distinction mosaïque », pour reprendre l'expression de Jan Assmann,* jusqu'à nos jours, cette histoire, affreusement heurtée, n'a jamais cessé — elle ne *doit* surtout pas cesser, car nous nous tromperions à coup sûr si nous en suspendions le cours. L'histoire du salut n'est pas le déroulement majestueux d'une cause indiscutable, mais au contraire, l'hésitation, constamment reprise dans la crainte et le tremblement, de n'avoir pas compris le message. De ce point de vue, l'Apocalypse, l'eschatologie, la morale, le dogme même, ne sont que des façons transitoires de situer la rupture radicale, la jointure que nous cherchons toujours à installer, par le rituel et le discours, ici, puis là, puis là encore. Oui, c'est la fin des temps, mais cela ne nous dit pas de quel *temps* ni de quelle *fin* il s'agit. « Qu'à cette génération à demander un signe ? ».

* Assmann, Jan (2001) **Moïse l'égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire**, Paris, Aubier.

Il en est ainsi bien sûr de la différence entre l'âme et le corps —véhicule provisoire d'une distinction qu'il faut vite transporter ailleurs de peur qu'elle ne dépérisse. Mais il en est sûrement aussi de même de la différence entre le Haut et le Bas, le Ciel et le Sol. C'est probablement les métaphores usées, que l'Évangile veut désigner par cette phrase vigoureuse « Si ton œil te scandalise, arraches-le ». Si une métaphore, aussi vénérable qu'elle soit, ne parvient plus à recueillir, à capter, à servir de reposoir à la distinction du vrai et du faux que vous recherchez, alors il faut l'arracher, la subvertir, la concasser (ce fut toute l'immense entreprise de rénovation de Péguy pour que le Dieu d'en Haut se retrouve enfin à sa place, c'est-à-dire en Bas —*Clio*, il faut toujours relire *Clio*).

Il en est sûrement ainsi de la sempiternelle distinction entre le passager et le durable, l'impermanent et le permanent, le mondain et le spirituel. Qu'y a-t-il encore de moral, de religieux, de chrétien dans l'usage de ce trope usé et abusé ? Inversement, ne sentez-vous pas à quel point on pourrait renouveler toute l'eschatologie en s'intéressant de près à l'ensemble des métaphores vibrantes qui parlent de la Terre et de son impermanence ? Je sais bien ce que peut avoir de trivial, en ce point, de faire allusion au thème, ô combien pratico pratique, du « développement durable ». Et pourtant, pourquoi ne pourrait-il pas recueillir, par son inversion même, une parcelle de cette distinction que l'invocation de l'âme, du Ciel et du permanent ne parvient plus à capter ?* Le durable, ce n'est plus ce qu'il faut aller chercher en quittant le monde, mais ce qu'il faut faire durer par un soin renouvelé, par une attention de tous les instants, par des précautions infinies appliquées à notre « développement » même. La grande distinction, ne passe plus entre le Bas et le Haut, le Sol et le Ciel (comme ce serait facile : il suffirait de s'en aller, de fuir, de disparaître, de se cacher, de s'évader), elle passe dorénavant entre le caractère *soigné* et le caractère *désinvolte* avec lequel nous traitons nos propres artifices. Vous trouverez peut-être que ce n'est pas assez pour capter la grande différence entre le Salut et la Perdition ? Sauf si, justement, c'était la Terre qu'il ne fallait pas perdre et qu'il fallait sauver en la rendant quelque peu durable. La permanence ne se trouve que dans l'impermanence, Dieu est dans le temps, n'est-ce pas là le dogme lui-même ? Affirmation si stupéfiante qu'il faut constamment en rafraîchir l'accès. : « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te servira donc d'avoir sauvé ton âme ? ».

Avez-vous remarqué cet étrange paradoxe, celui-là plus politique —et c'est par lui que je conclurai ? On se plaint aujourd'hui de « l'abandon des idées révolutionnaires ». Il paraît que le grand public n'aurait plus assez d'énergie pour imaginer d'autres façons de vivre, qu'il n'y aurait plus d'utopie et que la jeunesse même, prématurément vieillie, se serait résignée à accepter, comme ses aînés désenchantés, « le monde tel qu'il est ». Le monde tel qu'il est ? Vraiment. Voilà qui est plaisant, au moment même où jamais les thèmes eschatologiques ne sont venus plus qu'aujourd'hui frapper de plein fouet ce même grand public. Il faudrait savoir : d'un côté on nous dit « la fin des temps est proche », et de l'autre « il n'y a plus d'esprit révolutionnaire ». S'il y a bien pourtant quelque chose de révolutionnaire dans l'esprit des crises écologiques telles qu'elles se multiplient devant nous, c'est l'obligation où l'on nous met de redessiner de fond en comble la totalité de nos existences, l'architecture de nos villes, le dessein de nos modes de vies, la liste même des êtres avec qui nous allons devoir cohabiter. « Renouveler la

* Hessel, Dieter T. and Ruether Rosemary Radford (Ed.), (2000) **Christianity and Ecology**, Cambridge, Mass, Harvard University Press.

face de la Terre », ce n'est pas un programme révolutionnaire, peut-être ? Et pourtant, il y a bien une différence entre le thème de la Révolution et celui de l'eschatologie écologique, la même différence d'ailleurs, me semble-t-il qu'entre l'Apocalypse et la fin des temps. L'ancienne Révolution politique était radicale, en gros, totale, en masse et d'un coup. L'eschatologie écologique est radicale elle aussi, mais en détails, lentement, et elle frappe dans une multiplicité de champs, par la conversion d'une multitude de gestes chez des milliards de gens. J'ai la faiblesse de trouver cette seconde version de la fin des temps infiniment plus révolutionnaire, plus matérialiste, plus radicale et, en fin de compte, à la fois plus politique et plus pieuse que la précédente.

Vous me pardonnerez, je l'espère, de n'avoir pas trouvé d'autre chemin que cette méditation sur le sens qu'il faut donner dorénavant à l'amour de la Terre. C'est le vice-roi dégénéré auquel Claudel prête cette étonnante injonction : « l'Eglise en appelle à l'univers ! ».